

Tramways, bombes
et caramel

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Carthy Corbin, Francine, 1942-

Tramways, bombes et caramel

Sommaire : t. 2. Les années de l'espoir

ISBN 978-2-89585-549-1 (vol. 2)

I. Carthy Corbin, Francine, 1942- . Années de l'espoir. II. Titre.

PS8605.A866T72 2015 C843'.6 C2014-942741-7

PS9605.A866T72 2015

© 2015 Les Éditeurs réunis (LÉR).

Image de couverture : Shutterstock, R_lion_O

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédits d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada
Funded by the Government of Canada

| **Canada**

Édition :

LES ÉDITEURS RÉUNIS

www.lesediteursreunis.com

Distribution au Canada :

PROLOGUE

www.prologue.ca

Distribution en Europe :

DNM

www.librairiequebec.fr



Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2015

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale de France

FRANCINE CARTHY CORBIN

Tramways, bombes
et caramel



LES ANNÉES DE L'ESPOIR



LES ÉDITEURS RÉUNIS

*À la mémoire de ma grande sœur Jocelyne,
qui m'a soutenue alors que Tramways, bombes et caramel
n'était qu'au stade de balbutiements.
J'aurais souhaité lui offrir de son vivant ce premier roman.*

À mon époux Conrad, soutien de tous les instants.

*À mon indispensable sœur Sylvie,
qui a lu les premières pages de mon manuscrit
et m'a convaincue de poursuivre le projet.*

*À mes enfants : Pierre, Nathalie, Éric et Isabelle Boutet.
Et aux enfants de ma vie : Martin, Christine et Dominique Johnson.*

*Puis au reste de la famille : Charles, Caroline, Antoine, Ophélie, Miriam et Léah,
ainsi que Maxime, Marie, Antoine, Laurent, Marc-Antoine et Charles.*

Chapitre 1

Le 26 décembre 1940, à sept heures du matin, Joseph empoigna son porte-documents contenant le bloc-note sur lequel il avait inscrit des idées ainsi que des questions à poser aux intervenants du comité d'enquête qu'il allait présider. Couchées sur des feuilles de papier lignées, d'autres interrogations étaient encerclées ou soulignées. Le grand patron de l'entreprise et inventeur des souffleuses à neige, Arthur Sicard, avait créé ce comité afin de faire toute la lumière sur la mort atroce du jeune Pierre Masson, dix ans, happé par une souffleuse. Joseph se rendait à pied au bureau de la compagnie où se tiendrait la réunion. La circulation était réduite, les passants, rares, et les rues, encore silencieuses. Joseph aimait ce froid grisant qui le revigora. Les mains gantées, une écharpe de laine à carreaux rouge et bleu nouée autour du col relevé de son long manteau en gabardine marine, son Stetson de feutre calé sur la tête et laissant bien à découvert ses yeux bleus perçants, il marchait allègrement. Son souffle était léger, non pas en raison du froid pénétrant, mais à cause de l'angoisse qui s'emparait de tout son être.

Durant la courte distance à parcourir entre l'appartement où il logeait avec sa jeune épouse et l'entreprise Sicard, Joseph cogita. Il pensait à cette belle femme qu'il avait mariée au mois de septembre et qui attendait un enfant de lui, leur fils, espérait-il. En juin de l'année précédente, l'amour avait frappé à sa porte, il avait ouvert grand les yeux, car il était préparé à le recevoir. Il avait été ébloui lorsqu'il avait vu une lumière vive jaillir de cette adorable femme. Il était tombé amoureux de Carmel, cette belle ouvrière qu'il avait aperçue à la sortie de la manufacture John Ritchie Co., où elle travaillait. Leurs fréquentations avaient été ponctuées de séparations et de malentendus. Lui revenait aussi en tête leur séjour écourté à Québec où certains événements l'avaient frappé, entre autres le sort du jeune Gilbert, qui désirait revoir ses

parents. Quelle tristesse ! Puis il y avait eu le vol du collier de tante Élise et le dénouement de cette affaire. Le fait le plus joyeux avait été l'annonce que Carmel et lui avaient faite à Eugénie et Arthur, les parents de Carmel, ainsi qu'aux membres de sa famille, de la venue de leur enfant.

Un itinérant loqueteux, sans âge, le bouscula en tendant la main. Il lui quémанда, d'une voix chevrotante :

— La charité pour l'amour du bon Dieu.

Tout en fouillant dans ses poches, Joseph se rendit compte de la chance qui lui avait souri. En effet, dès l'obtention de son diplôme en ingénierie, il n'avait cessé d'être reconnaissant envers Arthur Sicard, cet homme qui lui avait offert un emploi au sein de son entreprise.

Il retira de sa poche la monnaie qu'il lui restait et la déposa dans la main du mendiant emmitouffée dans plusieurs épaisseurs de mitaines trouées.

Une prise de conscience s'infiltra en lui ; il évalua sa propre situation financière assez reluisante malgré la guerre qui sévisait en Europe et ses répercussions négatives sur le monde entier. Puis, dans un autre ordre d'idées, il se dit tout à coup qu'il devrait être plus indulgent et compréhensif à l'avenir envers son père. Il regrettait de ne pas avoir été très gentil avec lui lors de sa dernière visite, car il se demandait encore comment George James avait pu épouser Emma quelque temps seulement après le décès de sa chère mère, Minny, qui avait quitté ce monde après une trop longue maladie. L'homme n'avait effectivement pas tardé à mettre la bague au doigt de cette veuve, mère de quatre enfants. Carmel lui avait fait remarquer que son père semblait très heureux avec sa deuxième épouse, une femme au caractère bien trempé et attentionné. Après réflexion, il travaillerait à s'amender.

Son retour précipité à Montréal à la suite du terrible accident qui avait fauché la vie du petit garçon avait donné à Joseph l'occasion

et le temps de penser à son avenir. Il était impératif qu'il excelle au sein du comité, mais comment en estimer la réelle mesure ? Il était trop tôt pour s'inquiéter. Son leitmotiv était toujours le même : jamais plus un tel accident ne devait se reproduire.

Le nez en l'air, il avait atteint en une quinzaine de minutes le grand vestibule de l'entreprise. Un homme leva des yeux interrogateurs vers lui et se dit que celui qui venait d'entrer chez Sicard en cette journée de congé devait être un des membres du comité, dont il avait la liste sous les yeux. Le gardien, en remplacement pour la période des fêtes, interpella le visiteur :

— Je peux vous aider, monsieur ?

— Je suis Joseph Courtin, je me rends au bureau de la direction.

Le gardien consulta la courte liste, y laissa glisser les doigts, immobilisant son index vis-à-vis du nom de Courtin.

— Joseph Courtin, vous avez dit ?

Joseph commençait à s'impatienter, il n'y avait pourtant pas affluence si tôt en ce matin de congé.

— Oui, c'est cela.

Il piétinait, il consulta sa montre, il était sept heures dix-sept minutes. La réunion devait débiter à sept heures trente et il avait encore besoin de temps pour peaufiner ses notes.

Le gardien lui fit signe d'entrer. Un déclic confirma son geste. Joseph, soulagé, ouvrit la grande porte et se dirigea promptement vers la salle de réunion attenante au bureau de son employeur. Cela lui fit tout drôle d'entrer dans cette pièce. Sa formation lui permettait l'exercice de sa profession dans le domaine de l'ingénierie, dans la mise en marché et dans l'entretien des véhicules lourds, mais c'était son baptême à la tête d'un comité, et pas n'importe lequel. Il était flatté que son patron l'ait désigné pour présider cet important comité. Il allait s'y lancer à corps perdu.

Il constata qu'il était le premier arrivé. Son regard se fixa sur le mur où était suspendu l'encadrement d'une photo en couleur de la première souffleuse à neige inventée par Arthur Sicard. On pouvait y voir le châssis d'un camion à quatre roues motrices et une tête de souffleuse à deux cheminées. « Quel véhicule impressionnant et ingénieux ! » se dit-il. Ne sachant quelle place occuper, Joseph décida de s'installer au centre de la longue table de la salle de conférences. Il ouvrit sa mallette et en sortit des papiers qu'il étala devant lui. Il feuilletait nerveusement ses notes et les relisait avec soin. Il y ajoutait commentaires et remarques quand la porte s'ouvrit. Absorbé dans sa lecture, il ne leva pas tout de suite la tête. Ce fut lorsqu'il détourna enfin les yeux de sa paperasse qu'il vit Arthur Sicard debout devant lui, prêt à lui tendre la main. Se confondant en excuses, Joseph se leva et lui rendit la politesse.

— Bonjour, Joseph. Merci d'avoir accepté la présidence de ce comité.

Le grand patron avait l'habitude d'aller droit au but et ne se perdait pas en bavardages inutiles. Il était suivi de près par une jeune femme, carnet de notes en main. Joseph l'écouta sans l'interrompre.

— Comme je te l'ai expliqué au téléphone, mon but est qu'un accident de la sorte ne survienne plus jamais. Tu disposes de toute la latitude nécessaire pour élucider les circonstances de cette fâcheuse affaire avec les membres du comité. Je te demande de m'en faire un compte rendu, car je n'assisterai pas aux réunions. Je suis venu seulement vous souhaiter la bienvenue. Louise Lapointe, ma secrétaire, vous assistera. Il va sans dire que si tu désires me consulter, je serai à ta disposition. Je tiens à rétablir la bonne réputation de la compagnie. Si tes conclusions en venaient à nous reconnaître une part de responsabilité, nous en assumerions entièrement les conséquences. Avant tout, je privilégierai la famille éplorée, que nous soyons responsables ou pas. Quelle fin atroce !

Un grand et gros gaillard, endimanché pour l'occasion, fit son entrée. Joseph et son patron se tournèrent vers lui en le saluant. L'individu leur tendit maladroitement une main généreuse. C'était Claude, un mécanicien pour la voirie de la Ville. Entra, peu de temps après, un bonhomme élancé à la moustache épointée, vêtu comme une carte de mode. Il enleva son gant et présenta la main à Sicard; c'était Jean Martin, l'échevin qui représentait la Ville de Montréal. Les deux hommes se connaissaient.

— Je vous souhaite le bonjour, cher monsieur Sicard.

Le ton était révérencieux, un peu exagéré selon Joseph. Jean Martin se tourna vers le mécanicien.

— Merci de vous joindre à nous, Claude, lui dit-il pompeusement.

Il se dirigea vers Joseph et lui tendit également la main en le fixant droit dans les yeux. En se présentant, il ressentait le besoin d'établir son statut d'élu municipal.

— Jean Martin, échevin à la Ville de Montréal.

L'homme parlait comme si c'était lui le président, ce qui agaça Joseph, insensible aux artifices. Le conseiller prenait trop de place selon sa première impression.

— Soyez le bienvenu chez nous, monsieur Martin.

Joseph se surprit lui-même à employer l'expression «chez nous», mais l'effet sembla ralentir les élans de conquérant de l'élu, qui lui répondit :

— Vous connaissez Claude, je présume, le représentant des mécaniciens de la Ville, c'est monsieur le maire et moi-même qui l'avons mandaté pour faire partie du comité.

Claude, un costaud à la mine débonnaire qui avait l'habitude de côtoyer les élus municipaux, ne se laissa pas intimider par ce «politicaillieux». Il salua tout d'abord Joseph, puis s'inclina lentement devant l'échevin.

Arthur Sicard consulta l'horloge suspendue au-dessus d'un meuble utilitaire placé le long du mur de la salle de réunion.

— Nous devrions commencer dans cinq minutes, nous n'attendons plus que Lucien Jobin, mécanicien de notre entreprise, ainsi qu'un représentant du Service de police. Son nom ne m'a pas encore été communiqué en raison du court délai de l'avis de convocation.

Sur ces entrefaites, Lucien Jobin fit une entrée timide, triturant nerveusement sa casquette entre ses grosses mains. Il consulta sa montre et dit :

— Bonjour, monsieur Sicard. Bonjour, tout le monde, je ne suis pas en retard, j'espère.

Le grand patron le rassura :

— Sois le bienvenu, Lucien, nous commencerons bientôt.

Quelques secondes plus tard, un homme mince, d'âge moyen, pénétra dans la salle, arborant avec panache l'uniforme de police de la Ville de Montréal. Le corps droit, les épaules hautes, sa casquette sous le bras, il fit un salut presque militaire et se présenta :

— Bonjour, je suis le sergent Patrick Harvey.

Arthur Sicard lui tendit la main.

— Merci d'avoir accepté de vous joindre à nous, sergent Harvey.

Le patron se dirigea vers le bout de la table, déplaça la chaise qui se trouvait devant et demeura debout en se frottant les mains. Après avoir jeté un regard circulaire sur l'assemblée, il s'adressa aux membres du comité.

— Messieurs, je vous en prie, veuillez prendre place, nous débutons à l’instant.

Tous les yeux se tournèrent vers cet homme adulé. Sicard fit un signe à Joseph en lui indiquant d’occuper le siège à l’autre extrémité de la table. Louise Lapointe le suivit et déposa quelques feuilles de papier et un stylo devant chaque participant. Joseph se sentit flatté de se voir désigner la place principale, manifestement importante dans la hiérarchie du comité, et pour cause.

L’échevin Martin s’empressa de s’asseoir à la droite de Joseph, car il aimait se rapprocher des personnes détenant l’autorité. Comme par instinct, les deux mécaniciens s’assirent l’un près de l’autre. Le sergent Harvey prit un siège non loin d’eux. D’entrée de jeu, Sicard leur dit :

— Messieurs, je vous souhaite la bienvenue dans nos bureaux. Nous sommes tous au courant de l’accident survenu en début de soirée le 23 décembre et qui a enlevé la vie à un jeune garçon de dix ans, happé par l’une de nos souffleuses à neige, propriété de la Ville de Montréal. La raison d’être de ce comité est de définir et de comprendre les circonstances de ce terrible événement et de prendre les mesures nécessaires pour qu’un tel drame ne se répète pas.

Le ton était sincère, à n’en pas douter. Sicard évalua la réaction des participants avant de poursuivre :

— J’ai réuni ici des personnes qui, selon leurs compétences respectives, pourront faire la lumière sur toute cette affaire. Puisque la souffleuse impliquée dans l’accident a effectivement été fabriquée par Sicard, je crois de mon devoir d’agir ainsi.

Il fit une légère pause.

— Il faudra procéder à une étude objective et évaluer les aspects humains et techniques pour établir ce qui a entraîné la mort de

cet enfant. Vous concevez sans doute que si c'était la mécanique qui était défectueuse, nous devrions nous attaquer sans délai à ce problème et le résoudre.

Il balaya son auditoire du regard avant d'enchaîner :

— Évidemment, une enquête policière est en cours. Nous y collaborerons étroitement. Joseph Courtin, notre ingénieur, représentera la compagnie Sicard et présidera le comité. Il possède les qualifications nécessaires pour assumer efficacement la responsabilité de ce mandat. Je tiens à l'en remercier. Je vous suis également reconnaissant d'avoir accepté mon invitation et de vous être déplacés, même un 26 décembre. Personnellement, je ne ferai pas partie du comité, car je ne peux être juge et partie dans cette affaire, les membres du comité se devant d'agir de façon impartiale. Joseph m'informerait du déroulement de vos activités. Mme Lapointe, pour sa part, agira comme secrétaire. Je vous souhaite bonne chance à tous.

Joseph écoutait Arthur Sicard parler, non sans une certaine angoisse à peine dissimulée. Les participants se levèrent et le saluèrent sans poser de questions. Joseph invita les membres à se rasseoir après avoir remercié son patron de lui avoir accordé sa confiance. Puis, à son tour, il remercia les participants d'avoir accepté l'invitation de M. Sicard. Louise Lapointe plaça une tasse de café tiède devant chaque membre puis posa, au centre de la table, un plateau contenant un sucrier, un pichet de lait et des cuillères à café.

— Messieurs, nous allons prendre connaissance des renseignements et des rapports succincts que nous avons pu obtenir pour le moment. Étant donné que nous n'avons pas préparé d'ordre du jour, je vous suggère de faire le point sur l'événement pour que nous ayons tous en main l'information la plus complète possible. Dans un premier temps, nous allons faire un tour de table afin que chacun puisse se présenter et partager l'information qu'il possède.

Tous acquiescèrent. Après avoir décliné leur identité, ils se mirent à la tâche. L'échevin plaça devant lui des articles de journaux aux grands titres éloquentes. Il avait déposé astucieusement, sur le dessus de sa pile, celui dont le titre était le plus fracassant : *Un enfant est mort après avoir été déchiqueté par une souffleuse à neige à Montréal.* Cela donnait des frissons. Diverses questions et hypothèses étaient soulevées dans cet article. On évoquait des problèmes mécaniques, notamment un mauvais fonctionnement des freins, une possibilité d'emballement du véhicule ou encore une erreur humaine.

Joseph prenait des notes, même si la secrétaire s'exécutait. Il tenait à faire un rapport des plus détaillés à son employeur. Son esprit débordait d'idées, mais il ne savait pas comment les organiser. Il invita le sergent à faire son rapport.

L'échevin l'interrompit, se leva théâtralement, une note exagérée d'affliction dans la voix.

— Permettez ! S'il vous plaît, Monsieur le Président !

Joseph, surpris, les sourcils froncés, lui fit signe de parler.

— Je propose que nous observions une minute de silence pour le repos de l'âme de cet enfant, le jeune Pierre Masson.

Joseph n'émit aucune objection. Il ne put qu'acquiescer à cette requête légitime. Il s'en voulut de ne pas y avoir pensé lui-même. Voilà qu'il se faisait déjà damer le pion par cet échevin. Une perspective déconcertante se profila dans son esprit. Tous se levèrent et s'inclinèrent dans un recueillement solennel.

Joseph prit une intonation plus ferme lorsqu'il enjoignit aux participants de se rasseoir et au sergent de prendre la parole. Il eut à peine le temps de terminer sa phrase que le conseiller le salua d'un geste gracieux en lui disant :

— Merci, très aimable à vous.

Flegmatique, le sergent Harvey lut à voix haute les pages du mince rapport de police qui venait à peine d'être rédigé. On en était à l'enquête préliminaire, mais des détails lugubres, tel le banc de neige recouvert d'ossements et d'éclaboussures rouges, firent sursauter les membres. Après avoir fait la lecture de la troisième page, le policier exhiba une photo troublante mettant en évidence des giclures de sang sur une neige immaculée. Le cliché semblait sortir d'un film d'horreur : la neige qui tombait du ciel avait été immortalisée sur la pellicule. Des taches rouges se démarquaient sur un fond blanc. Elles semblaient percer le décor comme une photo-choc en rouge et blanc.

On poussa des « Oh ! » de stupéfaction. La photo fit le tour de la table. Lorsqu'elle se retrouva devant Jean Martin, celui-ci la repoussa vers le centre du bout des doigts.

— C'est horrible, comment une telle chose a-t-elle été possible ? Cela n'aurait jamais dû arriver, c'est atroce. Seigneur, quelle abomination !

Joseph le ramena à plus de modération.

— Justement, messieurs, cela ne doit plus se reproduire, voilà pourquoi nous devons tenter de définir les causes de cet accident...

Joseph avait l'impression de se répéter, mais aucun autre mot ne lui vint à l'esprit. Il laissa sa phrase en suspens de crainte d'utiliser un qualificatif trop bouleversant. Il avait lui-même le cœur au bord des lèvres. Le désordre s'emparait des participants. Chacun formulait des commentaires et se posait à haute voix presque les mêmes questions. Joseph était sur le point de perdre le contrôle de l'assemblée. Il rappela les membres à l'ordre.

— Messieurs, messieurs, s'il vous plaît, essayons de ne pas parler tous en même temps.

Claude, le mécanicien de la Ville, s'exprima sans y avoir été invité.

— Il devait être petit, ce garçon, pour avoir été broyé de cette façon. Le rapport de police ne semble pas être en mesure d'affirmer avec certitude qu'il avait dix ans.

Patrick Harvey se sentit interpellé. Il n'avait lu que les premières pages du rapport. Il avait exhibé une seule photo, étant convaincu qu'elle valait mille mots. Il affirma :

— Tant que l'enquête du coroner ne sera pas terminée, c'est vrai que nous ne serons pas en mesure de le certifier. Mais avec les vêtements retrouvés sur le lieu de l'accident, même déchiquetés... La mère a confirmé qu'il s'agissait réellement de ceux de son fils. Une botte trouvée à proximité de l'accident lui appartenait. C'était en effet une botte d'enfant, son fils était âgé de dix ans, la peinture coïncidait.

— Doux Jésus ! s'exclama l'échevin, cette femme a dû identifier les vêtements de son fils !

Un silence lourd se fit. Chacun pouvait s'imaginer la situation traumatisante.

— Cela a dû être un vrai cauchemar pour cette pauvre femme, ajouta-t-il.

Joseph tenta de ne pas perdre son sang-froid. Il invita le sergent Harvey à poursuivre la lecture du rapport dans lequel était consignée la déposition des témoins.

Il s'exécuta sur un ton qu'il voulut détaché :

— « La mère de l'enfant, surprise de ne pas voir son fils revenir de chez son ami, avait commencé à s'inquiéter ; il neigeait abondamment. Elle lui avait téléphoné pour lui dire de rentrer à la maison et il lui avait répondu qu'il partait à l'instant. Une vingtaine de minutes plus tard, alors que Pierre n'était toujours pas rentré, elle rappela chez son copain. La mère de ce dernier lui confirma que le garçon avait quitté la maison depuis au moins quinze minutes. C'est à ce moment que la mère enfila son manteau et décida

d'aller à sa rencontre. L'ami de son fils demeurait à une dizaine de maisons de chez eux, dans une rue perpendiculaire. Lorsqu'elle arriva à l'intersection des deux rues, elle aperçut une congestion de voitures. Elle crut d'abord à un accident de la route. Elle se rapprocha, vit une souffleuse immobilisée en bordure de la rue et un attroupement de curieux qui se formait rapidement. Tous les regards convergeaient vers la même direction. La physionomie et les traits de ces gens se faisaient plus précis à mesure qu'elle s'en approchait dans l'intention de demander ce qui se passait.

— C'est affreux, a dit un badaud. C'est affreux.

Elle dut s'avancer davantage pour mieux se rendre compte de ce qui les horrifiait de la sorte. La nuit commençait à tomber sur la ville.»

Patrick Harvey prit une gorgée d'eau, il avait la bouche sèche. Tous l'imitèrent. Ils avaient besoin de faire une pause, anticipant l'horreur inimaginable qui suivrait. Le sergent posa son verre sur la table et, après s'être raclé la gorge, demanda :

— Je poursuis ?

— Allez-y, l'invita Joseph pendant que cette scène envahissait ses pensées.

Après avoir expliqué aux membres que dans ce qui allait suivre étaient consignés les propos que la dame avait tenus aux policiers, le sergent Harvey continua la lecture de son rapport.

— «La dame a alors dit: "Mon Dieu, oh mon Dieu, ce n'est pas possible!" Une commotion secoua tout son corps. Son cœur se mit à battre au point de lui défoncer la poitrine. Un horrible doute lui traversa l'esprit. Sa vue se brouilla, elle fixa le banc de neige éclairé par le réverbère et les phares des automobiles immobilisées autour de la souffleuse. La neige était maculée de sang. La dame mit la main sur son cœur. À la vue du sang et des vêtements en lambeaux, elle faillit perdre connaissance. Sur le moment, son

doute s'intensifia. Elle ne reconnut rien de son fils, mais la vue de cette scène horrible lui fit pousser un grand cri. Les badauds étaient épouvantés par ce spectacle. Les deux seuls policiers arrivés sur les lieux avaient du mal à procéder à leur inspection. Ils n'en croyaient pas leurs yeux. Les doutes de la mère du garçon s'installaient dans son esprit et lui glaçaient le sang. Son fils aurait pu se trouver exactement ici... "Ce n'est pas possible, ce ne peut être Pierre, mon enfant, Pierre! Non! Non!" Le hurlement, qui sortit de sa bouche, au moment où elle avait pressenti qu'il s'agissait des os broyés de son fils, pétrifia son entourage. Une femme, qui se tenait à ses côtés, tenta de la calmer.

— Madame, vous ne devriez pas rester à regarder si cela vous trouble à ce point.

La mère du garçon tremblait tellement que la passante s'inquiéta.

— Vous êtes malade?

Elle tenta de la secouer, mais la pauvre femme se jeta dans la neige et y ramassa un morceau de vêtement, puis un autre, en criant comme une déchaînée :

— Pierre, Pierre! Mon Pierrot!

Elle était accroupie comme un animal. Un des deux policiers s'approcha d'elle et la prit par le bras afin de la relever. Elle ne se rendit pas compte qu'on essayait de la soulever, elle criait de plus belle. L'autre policier vint à son tour vers cette dame toujours agenouillée, tenant dans ses mains des lambeaux de ce qui avait appartenu à un être humain. Les deux policiers prirent la femme chacun par le bras et tentèrent de faire en sorte qu'elle se ressaisisse. Elle devint lourde, elle ne se débattait plus, comme si son esprit s'était retiré de son corps.

— Elle a perdu connaissance, dit le policier à son confrère.

La foule s'était massée autour d'eux et formait une horde compacte. L'un des policiers cria :

— Éloignez-vous, éloignez-vous !

Les gens, figés de stupeur devant la scène de ce drame, ne bougèrent pas, comme hypnotisés par ce qui se passait sous leurs yeux.

La femme, que les deux policiers tenaient sous les bras et dont les jambes traînaient dans la neige comme celles d'une poupée de chiffon, n'avait pas repris conscience. Devant l'ampleur de la dévastation, l'un des policiers s'imposa :

— Laissez passer, éloignez-vous, cette femme a besoin de soins. Tassez-vous !

Les badauds s'éloignèrent de quelques pas afin de faciliter la tâche des policiers.

Une curieuse, horrifiée par ce qu'elle voyait et prise de panique, s'écria :

— Maudite machine mangeuse d'hommes !

Les policiers furent soulagés lorsque la dame, qu'ils avaient réussi à asseoir sur la banquette arrière de leur voiture, reprit ses esprits. L'un d'eux s'était assis à ses côtés. Elle le dévisagea, le regard hagard. Le policier saisit ses deux mains et les tapota avec énergie.

— Ça va aller, madame, vous avez perdu connaissance, tout va bien maintenant.

La dame ferma les yeux, puis elle fut prise d'un violent tremblement.

— Ça va aller, vous devriez retourner chez vous. Ce genre de scène est difficile à supporter.

Le policier sortit pour aider la dame à en faire autant et elle se précipita hors du véhicule. Elle bouscula les personnes toujours sur les lieux et se mit à crier :

— Mon fils, Pierre, mon fils, mon bébé, mon bébé!

Elle se jeta dans la neige, se frictionna rageusement le visage de cette neige souillée du sang de son enfant.

— Son fils? se mirent à crier d'affolement les curieux restés sur place.

Les deux policiers, exacerbés, se consultèrent:

— Nous avons besoin de renforts. Appelle au poste, moi, je m'occupe de cette pauvre femme, tu as entendu? C'est son fils qui a été happé par la souffleuse!

Malgré son expérience, qui lui avait laissé présager des drames bouleversants au cours de sa carrière, le policier n'aurait jamais cru se trouver dans une situation aussi horrible, avait-il dit à ses collègues lorsqu'il était rentré au poste. »

L'exposé du sergent Harvey jeta tellement d'effroi sur l'assemblée que Joseph lui-même dut se ressaisir. Il ne prononça que ces simples mots:

— C'est effroyable, mais vous devez continuer, sergent, je vous en prie.

Joseph avait un besoin pressant que cette lugubre description finisse. Il fallait avoir le cœur solide pour ne pas tressaillir en imaginant la scène et la détresse de cette femme.

Le sergent continua sur un ton neutre:

— «Les deux policiers tentèrent d'éloigner la mère du lieu du drame, mais elle les repoussa de toutes ses forces. Elle fouillait la neige à la recherche de morceaux du corps de son fils. Une femme, qui regardait cela avec effroi, réussit à s'approcher d'elle. Les deux policiers s'affairaient à disperser la foule. La bonne Samaritaine prit avec énergie la maman du garçon dans ses bras, la berça tendrement. Les policiers n'intervinrent pas. La dame ne criait

plus, elle émettait des plaintes étouffées, semblables à un râlement. Ce fut à ce moment que l'un des policiers décida de revenir vers elle. La mère, inconsolable, se laissa guider encore une fois vers la voiture de police. Le policier invita la bonne Samaritaine à demeurer près d'elle et à les accompagner :

— Nous allons au poste, madame, nous serons plus à l'aise pour parler.

La mère laissa tomber sa tête sur l'épaule de sa voisine et s'abîma dans un silence profond. Lorsque la voiture arriva au poste et se gara devant la porte principale, la mère descendit, tel un automate. Elle se laissa diriger sans rouspéter, le corps plié en deux. Elle n'avait plus d'énergie, la vie ne battait plus en elle. »

Le sergent Harvey se permit une pause avant d'ajouter :

« L'enfant était fils unique ! »

Puis il reprit :

— Je peux résumer la suite du rapport et vous exposer succinctement les événements survenus après que le sergent en chef a accueilli cette femme éplorée dans son bureau.

Joseph avait le sentiment que tous les membres du comité en avaient assez entendu pour le moment. Il voulait que le sergent termine rapidement la lecture de son rapport. Il aurait alors tout le loisir de lui poser des questions par la suite.

— Je crois qu'il serait préférable, en effet, que vous nous fassiez un résumé pour cette première réunion. Vous pourriez nous donner des détails à la prochaine rencontre.

Il avait prononcé ces mots tout en essayant de jauger la réaction des participants.

Tous acquiescèrent.

— Les faits troublants que vous nous avez relatés suscitent suffisamment d'émotion. Poursuivez, s'il vous plaît.

Le sergent continua :

— Le rapport indique qu'au début la mère n'a pas répondu aux questions du sergent en chef. Comme elle ne portait aucune pièce d'identité, les policiers ignoraient qui elle était. Il a fallu l'aide de la passante qui l'avait accompagnée pour parvenir à une réponse. À force de douceur et de doigté, la dévouée dame a réussi à lui faire dire son nom.

Le sergent s'adressa à Joseph directement :

— Monsieur le Président, voilà qui conclut les grandes lignes du rapport en ce qui concerne l'enfant et sa mère.

Le sergent enleva du bout des doigts le trombone qui divisait une liasse de feuilles du rapport en sections.

— J'ai ici, à la page 21, la déclaration du chauffeur qui, ayant subi un choc nerveux, n'est pas parvenu à articuler un seul mot sur les lieux de l'accident. Les policiers ont fait venir les ambulanciers qui l'ont transporté à l'hôpital. Nos hommes n'ont pu recueillir sa déposition que quelques heures plus tard. Aimerez-vous que je vous en fasse la lecture maintenant, monsieur Courtin ?

L'échevin Martin le précéda encore une fois en répondant tout en faisant le jars :

— Quoique je me sente bouleversé par cette histoire, je crois qu'il est important que nous connaissions la version du conducteur, ne croyez-vous pas, messieurs ? dit-il en s'adressant aux hommes, qui avaient les épaules penchées, le regard fixe, accablés par ce qu'ils venaient d'apprendre.

Le mécanicien de la voirie émit son opinion :

— Vaut mieux connaître la version du chauffeur. On pourrait au moins se faire une idée sur les causes de l'accident.

Le sergent reprit immédiatement sans que Joseph puisse intervenir.

— Nous n'en sommes qu'à l'étape préliminaire, comme je vous l'ai déjà dit. Une enquête comme celle-là va exiger beaucoup de temps, c'est la première fois qu'un tel accident survient. Nous ne possédons pas de jurisprudence pour aiguiller nos discussions afin d'élucider cette affaire. Le chauffeur est toujours hospitalisé, il ne s'est pas encore remis de ce choc. La souffleuse est en train d'être inspectée avec minutie, il y a mort d'homme, nos collègues de la Sûreté provinciale du Québec se sont déjà pointés au poste.

Joseph suivait cette intervention avec attention même s'il appréhendait la suite, les travaux devant continuer de progresser. Il consulta ses notes, ses mains étaient moites et tremblaient légèrement lorsqu'il tournait les pages. Il espérait que personne ne s'en rendait compte. Chacun était recueilli dans une sorte de prière. Les membres du comité ne posèrent aucune autre question. Joseph lui-même eut la sensation, momentanément, de ne pas être prêt à en savoir plus.

— Ce que vient de nous révéler le sergent Harvey est troublant.

Un silence de plomb régnait dans la salle. Joseph balaya la pièce du regard avant de reprendre le fil de ses idées.

— Je vous propose de faire une pause de quinze minutes, Mme Lapointe va resservir du café.

Chacun apprécia ce répit afin de se remettre de ses émotions. Le sergent ramassa ses papiers et ses photos, et rangea le tout soigneusement dans une chemise. Tous se levèrent pour se détendre et quittèrent la salle. Joseph demeura à sa place.

Il s'apprêtait à réviser ses notes lorsqu'il entendit du grabuge dans le corridor. Louise Lapointe, stoïque, revint dans la salle de conférences après être allée voir ce qui se passait. Elle se pencha à l'oreille de Joseph et chuchota :

— Il y a des journalistes dans le corridor, monsieur.

Joseph sursauta.

— Qui les a mis au courant de la tenue de notre réunion? Comment ont-ils réussi à se rendre jusq'ici?

Louise Lapointe répondit :

— Personne ne les a prévenus, enfin personne de chez Sicard. Ils ont peut-être utilisé une ruse pour convaincre le gardien de sécurité de les laisser entrer.

Lorsqu'il sortit dans le corridor, Joseph constata le tumulte qui y régnait. En ayant l'air de tout savoir, Jean Martin répondait aux journalistes tandis que les autres membres l'écoutaient avec attention. Joseph en déduisit que c'était sans aucun doute l'échevin qui les avait informés.

Dès l'ouverture des portes de la salle de réunion, au moment de la pause, photographes et journalistes s'étaient mis à la pêche aux informations. Vraisemblablement, ils étaient trop avides d'une primeur pour attendre la fin de cette rencontre, dont les révélations continueraient d'alimenter encore longtemps la curiosité de leurs lecteurs. Cette manchette à sensation augmenterait les tirages.

Une bousculade s'amorçait dans le corridor. Joseph n'avait pas prévu cela. Un journaliste s'adressait au conseiller Martin, qui pavoisait et semblait profiter de la situation. Il en tirerait surtout des avantages politiques. Joseph intercepta l'échevin et le reporter.

— Messieurs, s'il vous plaît, nous n'avons rien à vous révéler pour le moment, veuillez...

Un journaliste chevronné lui coupa la parole, cherchant un scoop.

— Le chauffeur était ivre.

Joseph n'en revenait tout simplement pas. Ce n'était pas une question, mais une affirmation. Joseph, qui n'avait pas l'habitude de côtoyer les journalistes, se vit rapidement accablé de questions auxquelles, naïvement, il répondait spontanément et franchement.

— Nous ne savons pas encore s'il était ivre.

Ce fut en prononçant ces mots, « nous ne savons pas encore », qu'il fut piégé. Il avait laissé planer un doute. Son interlocuteur sauta sur l'occasion.

— Le doute existe donc, le chauffeur aurait pu être ivre.

Joseph comprit sa maladresse. Il avait été coincé, il n'avait nullement envisagé cette commotion. Il avait l'air fâché lorsqu'il dit, pour terminer la discussion :

— Nous allons reprendre, messieurs, si vous permettez...

Le politicien aguerrri avait de l'expérience avec les journalistes. Il ne se compromit pas et laissa Joseph se mettre la corde au cou. Ce dernier fustigeait intérieurement Martin. Les journalistes continuaient de poser des questions, il leur fallait repartir avec un papier, une exclusivité, leurs lecteurs en étaient friands.

— Messieurs, je vous en prie, dit Joseph d'un ton qu'il ne se connaissait pas.

Il regagna la salle de réunion, suivi des autres membres du comité. Jean Martin entra en dernier.

— Prenons place, s'il vous plaît.

Tout ce brouhaha laissa Joseph pantois. Jusqu'où allait son mandat ? Les membres du comité s'assirent enfin. Mme Lapointe ferma la porte vivement, elle avait envie de la verrouiller, mais n'en fit rien de peur de vexer certains journalistes.

— S'il vous plaît, messieurs, retrouvons nos esprits.

Tous semblaient se secouer, la figure assombrie. L'échevin affichait une arrogance dérangeante.

— Avez-vous d'autres questions à poser au sergent Harvey ?

Personne ne répondit. Chacun essaya de se remettre les idées en place. Joseph se sentait isolé au sein du comité. Une appréhension l'envahit soudain : était-il à la hauteur des attentes de son patron ? Il répéta en haussant le ton :

— Nous pouvons continuer, avez-vous des questions à poser au sergent Harvey ?

Silence total. Que faire ?

Joseph devait remettre le wagon sur les rails. Il y alla d'une de ses propres questions dans l'intention d'inviter les autres à l'imiter.

— Le chauffeur a-t-il révélé des éléments pertinents à l'enquête ?

Même le sergent Harvey éluda la question. Joseph était embarrassé et outré. Il tenta une autre question.

— Sergent Harvey, y a-t-il autre chose qui pourrait nous aider à voir plus clair dans toute cette affaire ?

Il avait formulé sa phrase adéquatement, et pour cause. Le policier s'empressa de répondre :

— Certainement, monsieur, le chauffeur prétend n'avoir rien vu. Il a même dit que... attendez que je cite ses propos, toujours la même phrase répétée des dizaines de fois : « Je n'ai rien vu, je n'ai

rien vu.» Il faudra attendre qu'il se remette de son choc avant de poursuivre l'interrogatoire. Tout ce que nous avons pu obtenir de lui se résume en ces quelques mots : «Je n'ai rien vu.»

— C'est normal ! lança le mécanicien, il neigeait et commençait à faire noir.

Le sergent Harvey intervint. Tous les yeux se braquèrent sur lui.

— J'aurai sûrement plus de renseignements dans les jours à venir. Je vous répète aussi que cela va exiger du temps. Un périmètre de sécurité a été établi, les inspecteurs tentent d'y recueillir le plus de preuves possible.

Jean Martin consulta sa montre en haussant les épaules. Ce geste ne passa pas inaperçu. Joseph, le visage austère, dit :

— Nous pourrions conclure pour aujourd'hui.

Il remercia les membres de leur participation.

— La réunion est terminée, vous pouvez disposer.

Joseph avait à peine achevé sa phrase que les participants se levèrent en le saluant rapidement. L'un d'entre eux ouvrit la porte. Tous constatèrent alors que les journalistes les attendaient encore de pied ferme. Les questions fusaient de toutes parts. Joseph sortit à son tour pour tenter de calmer les journalistes les plus coriaces. Il se retint de les invectiver.

Puis il retourna dans la salle et y demeura plusieurs minutes, seul avec ses papiers. Une image apocalyptique envahit son esprit. Combien de temps encore allait-elle le hanter ? Il essaya de la chasser de sa tête. Sa vue se brouillait, il butait sur les lettres. Il devrait fermer les livres et rentrer à la maison. Il ressentit le besoin de se rapprocher de sa femme. En pensant à elle, portant leur enfant, un frisson s'empara de lui. Il se sentit protecteur, il se devait d'apprivoiser ce sentiment nouveau.